

Le MORVAN

JANVIER 1979

RÉDACTION : 14, rue Notre-Dame - 58 - CHATEAU-CHINON

BULLETIN DE L'ACADÉMIE DU MORVAN

Ce numéro spécial, correspondant aux Bulletins 7 et 8, est tout entier (80 pages), consacré à une étude qui a fait l'objet d'un mémoire de maîtrise, de Martine Régnier, sur

La Seigneurie de Château-Chinon
aux XVII^e et XVIII^e siècles

Nous rappelons que le prix de l'abonnement a été fixé, depuis le 1^{er} janvier 1978, à 20 F. Nous remercions par avance ceux de nos abonnés qui n'auraient pas encore réglé cette somme, de bien vouloir régulariser leur situation : Académie du Morvan, C.C.P. 401 469 T Dijon.

IL Y A 150 ANS...

Bacon-Tacon, rénovateur infortuné des sources de Saint-Honoré-les-Bains

Et pourtant elles guérissent. Telles sont les paroles désabusées que le docteur Bacon-Tacon aurait prononcées en quittant Saint-Honoré-les-Bains suivi de son chien, fidèle compagnon des mauvais jours.

Pittoresque personnage que ce médecin qui, en 1812, acheta à crédit les sources et les premières installations thermales, délabrées et en partie détruites par le terrible ouragan de 1773. Il avait découvert, dans de très vieux manuscrits, l'existence de ces eaux réputées dans la traitement des maladies rhumatismales et des affections cutanées, ce n'est que plus tard que l'on découvrit les heureux effets de l'association soufre-arsenic sur les voies respiratoires.

Bacon-Tacon s'attela à sa tâche de rénovateur et tenta de relever l'établissement dont, seule, subsistait une piscine, utilisée par les habitants pour rouir le lin. Malgré la publicité entreprise, les clients ne vinrent pas nombreux et Bacon-Tacon, aidé de son fils, lutta pour amener la prospérité sur Saint-Honoré-les-Bains.

Il fit une analyse des eaux qu'il soumit au célèbre Vauquelin, publia quelques observations et, en 1814, rédigea un mémoire « Observation sur la nature et les effets des eaux de Saint-Honoré-les-Bains ».

Comme de nombreux précurseurs, il ne tira aucun profit de son travail, sa croyance inébranlable en la valeur thérapeutique des eaux ne lui apporta rien, il se ruina, subit de dures privations, se contentant de pommes de terre cuites à l'eau pour unique nourriture. Espérant toujours...

Acculé par des créanciers, il dut abandonner après avoir tenté de jouer une dernière carte en vendant un coffret enrichi de diamants qui lui avait été remis de la part de Catherine II, impératrice de Russie : cruelle déception, les diamants n'étaient que du strass, les véritables pierres précieuses auraient été subtilisées et remplacées par des faux au cours d'une séance d'occultisme donnée par Giuseppe Balsamo, dit Alexandre Cagliostro ! Accablé par ce dernier coup du sort, Bacon-Tacon prit la route de Paris où il mourut quatre ans plus tard, victime d'une affection respiratoire, dans la plus noire détresse.

Grand d'un mètre quatre-vingt dix, élégant, racé, la parole facile, Bacon-Tacon était-il réellement médecin ? Rien n'est moins certain. Il naquit à Oyonnax, le 18 juillet 1738, dans une famille honorablement connue, ses ancê-

tres furent banquiers et négociants, son père, fabricant de peignes, avait épousé la sœur d'un chirurgien célèbre.

Après des études classiques au collège de Nantua, il alla à Paris faire sa médecine. Termina-t-il ses études ? Nul ne le sait, et on lui contestera toujours ce titre de docteur dont il se parait. Une imagination féconde et quelque feu fantaisiste le poussèrent à adjoindre

du Saint-Empire. Il part pour la Russie où il donne des cours de langues et devient même précepteur d'un des fils du tsar. Il en revient avec un nouveau titre de comte qui lui vaut une pension de 2.400 livres.

De retour en France, Bacon-Tacon rédige un « Traité d'équitation et des maladies hippiques d'après les principes de Bourget », il gravite alors dans l'entourage du prince de Condé à qui il dédie un important ouvrage, « Manuel du jeune officier, essai sur la théorie militaire », la deuxième édition fut dédiée à son ancien élève de la cour de Russie, le futur tsar Paul I^{er}.

Voici les remous de la Révolution. Bacon-Tacon, en dépit de ses relations princières, adhère avec ferveur au mouvement révolutionnaire, la mairie d'Oyonnax lui délivre même un certificat de civisme. Durant cette période passablement troublée, Bacon-Tacon rédige de nombreux ouvrages, parmi cette abondante production on trouve pêle-mêle « Un train militaire pour les règlements du service de police », « Un plan patriotique ou idée d'une bonne constitution républicaine en France ». Un mémoire sur l'état créé en France par le départ des numéraires et les moyens d'y remédier. Son caractère pratique le mène à s'intéresser aux inventions.

Il publie une brochure pour « L'adoption d'une chaudière à l'usage des hôpitaux ».

Ayant, par ses écrits, fort éclectiques, attiré sur lui l'attention des puissants du jour, il est chargé par le ministère de l'Intérieur d'une importante mission de re-

Sous le Consulat, et bientôt l'Empire, Bacon-Tacon deviendra Bonapartiste farouche, sera présenté à l'empereur et à son épouse, Joséphine, et leur dédiera quelques brochures, en particulier « Mon opinion sur le traité de Campo-Formio ».

A cette ère de gloire et de satisfaction mondaines, va faire suite une série de déboires qui conduiront Bacon-Tacon à la disgrâce, et son avenir politique est définitivement compromis. Après une longue polémique, Sonthonnax, député au Conseil des Cinq Cents, l'avait fait emprisonner au temple pendant trente-six jours, sous l'accusation de « royaliste contre-révolutionnaire ». Une cour de justice reconnut cependant qu'il avait été condamné à tort ; pour le dédommager, on lui offrit une charge de conseiller à la sous-préfecture de Nantua. Son goût des collections le pousse alors à parcourir la campagne pour y recueillir des minéraux et des fossiles. Bien vite, il se lasse et démissionne d'un poste qu'il juge inférieur à ses possibilités.

Agé de soixante-dix ans, il cherche une nouvelle voie, ouvre à Lyon un magasin d'antiquités. Les affaires ne sont pas florissantes, et, bientôt, il doit, pour subsister, céder ses collections de minéraux et de médailles, les habits dont il se parait au temps de sa splendeur sont vendus à la criée, et Bacon-Tacon est condamné, pour escroquerie, à trois mois de prison, et six cents francs d'amende. Ayant sauvé quelque argent, il se lance dans une nouvelle et dernière entreprise malheureuse, elle aussi,

Neige à la cascade de Brisecou

Lorsque je me réveillai, les bruits emmitoufflés venaient de la rue, une lueur inhabituelle éclairait le plafond de mon atelier. Tout de suite, je pensai à la neige. Un coup d'œil par la fenêtre me révéla un paysage magnifique. Une épaisse couche de neige formait une houle sur tous les reliefs, donnant une extraordinaire impression de douceur et enjolivait la cour. Quelle devait être la splendeur de la nature !

Vite, je préparai mon attirail de peintre, que je portais sur le dos comme une gibecière d'écolier, ce qui me laissait les mains libres. Chaudement vêtu et chaussé, et en route pour la cascade de Brisecou ! Dans ma cour, le thermomètre marquait — 15, mais j'en avais vu d'autres.

Dans l'avenue de la Gare, les véhicules avaient déjà transformé la neige en boue. Emmitoufflés, les commerçants s'affairaient à dégager leur trottoir, on voyait la buée de leur respiration passer à travers leur cache-nez remonté jusqu'aux yeux. Assises dans leur petite voiture, alors entraînée par un bourricot, les laitières distribuaient le lait aux clients venant le chercher jusqu'à elles. Cette animation évoquait pour moi des scènes de Breughel.

Sur la place du Champ-de-Mars, un linéol uniforme recouvrait le sol d'une couverture ouatée. Le kiosque à musique, décoré par une guirlande blanche, avait un air de fête. Au fond, la terrasse et ses maisons, dernier contrefort d'une cascade de toitures blanches que punctuaient la flèche et les clochetons de la cathédrale, le tout se détachant sur la colline blanc violacé du Dos d'Ane. A droite, les ferronneries de la grille du collège Bonaparte étaient une blanche dentelle scintillante.

Je gagnai les quartiers hauts, puis redescendis en passant devant les tanneries, où flotte

C'est une sorte de valloînement, avec des gros rochers, de grands arbres, puis l'amorce d'une sente entre des roches arrondies. En arrière-plan, des broussailles rougeâtres qui se détachent comme les premiers plans sur la pente rosée de la colline. Je pose mon paquetage sur une pierre et, avec un de mes panneaux de bois à peindre, je dégage le sol sur un cercle de cinq mètres de diamètre, délie le chevalet, installe mes deux pliants, dont l'un supportera mon attirail de peinture, à portée de la main. Ayant arrimé mon panneau à peindre, je commence à fixer le motif qui me subjugue.

Je brosse ma toile, le blanc est figé, mais il s'étale, la couleur à l'huile ne gèle pas. Je ne sens pas la température, et petit à petit l'œuvre prend forme, jusqu'au moment où je n'ai plus rien à dire : les coloris sont délicats, les roches grisâtres, les charmes roux, les lointains et le ciel rose-mauve, vers lequel s'élancent les ramures des hêtres comme de grands bras, les reliefs sont saupoudrés, comme le sol qui forme une houle immobile, les rayons du soleil lancent des traînées d'or sur la gamme des blancs, allant du blanc pur au blanc bleu-violet. Les mousses, flattées par la lumière, sont d'un vert chromé et les souches punctuent l'ensemble de tons sourds et sombres.

Voilà plus de trois heures que je suis là, assis par — 15, et je suis bien ! Je mets les dernières touches lorsque, dans la blancheur, au bout du sentier que j'ai emprunté, une forme noire troue le décor. La silhouette se précise, je vois une grande pèlerine, un béret et le bas d'une soutane. C'est un prêtre ; il avance dans ma direction à grands pas. Je commence à plier bagage, le visiteur traverse la passerelle et arrive à moi. Il me salue, regarde, me complimente

SOUVENIRS D'UN MAÎTRE D'ÉCOLE

Dans un chou, dans une rose

Midi. Les premiers appétits satisfaits, les enfants commencent à s'agiter, et la cantine est toute bruyante de leurs bavardages.

La deuxième table des garçons accueille chaque jour six petits, dont l'aîné n'a pas neuf ans, et deux anciens qui, dans leur quatorzième année, ne paraissent ni enfants ni adolescents.

Lucien ? Un bon garçon solidement charpenté, qui ne rit jamais bruyamment. On ne devine en lui le début d'une maturité d'adulte. La vie lui a enseigné bien des choses, bonnes et mauvaises. Et ces dernières ont fait de lui quelqu'un qui comprend que vivre, ça n'est pas toujours amusant.

Son compagnon, Paul ? Une grande perche aux culottes trop courtes, au col de veste trop étroit, qui laisse sortir un coup trop long. Comme beaucoup de grands, il a un peu la dégaine d'un pantin prêt à se disloquer. C'est un bon géant très doux, comme son ami Lucien. Son visage ne perd son calme que pour sourire, et ce sourire, dans ses yeux, paraît toujours contenir le reste de sa pensée, que ses lèvres n'achèvent pas de vous dire.

L'un et l'autre, cela ne fait aucun doute, considèrent les petits un peu en grandes personnes. Rarement, ils essaient de les tromper. Ils se contentent de sourire de leur naïveté. Aujourd'hui, pourtant...

La serveuse a mis sur la table un plat de choux-fleurs. Les deux grands mangent calmement, semblant attacher toute l'importance et tout le respect à cet acte quotidien. Les petits, eux, sont plus fantasques, de grosses bouchées succèdent à des bouchées d'oiseau. Chipotant dans le fond de leur assiette, ils dessinent des arabesques de sauce, s'amusent

d'une miette, d'un rien. Tout à coup, Daniel dit :

— Tu vois, Jacques, on mange les fleurs du chou.

— Ou les feuilles, on est né dedans...

Sourires, regards furtifs, regards interrogateurs, yeux malicieux, tout y est dans leurs frimousses !

Les grands s'arrêtent de manger et, sans dire un mot, regardent et écoutent les petits, qui continuent :

— Oui, moi, je suis né dans un chou.

— Moi, dans les fleurs.

— Moi, ma maman m'a pris dans une rose.

— Oh ! toi...

Bien subtil qui pourrait désigner qui sait de qui ne sait pas. La conversation tourne au jeu, et chacun de rire et de faire le malin. On chuchote, on pouffe. Paul et Lucien les observent et les écoutent. Ils sourient. Puis, tout à coup, Lucien ne sourit plus. Gravement, s'adressant aux « petits », qui demeurent interloqués, et comme s'il voulait leur dire que cela suffit :

— Vous trouvez ça drôle ? Pas moi ! J'ai vu naître ma petite sœur... Eh ben ! ça n'est pas rigolo !

C'est tout. Le grand Paul ne sourit plus. Les petits s'arrêtent. Que pensent-ils ? Eux seuls le savent...

UN PASSIONNÉ

— Michel n'est pas là ?
Personne ne répond. Le travail commence.

Tout à coup, la porte s'ouvre et, embarrassé de deux vieilles boîtes de conserves rouillées qu'il porte précautionneusement, Michel entre.

Comme il est fait ! De la terre sur les joues, la sueur qui coule,

le cheveu hirsute, le béré à la ceinture, les habits désordonnés, souillés... Un Michel qui a dû traîner les mares et les fossés, après un repas de midi rapidement englouti.

— D'où viens-tu ?
— Je suis allé chercher des « tytiques » et d'autres insectes d'eau. J'en ai des beaux ! dit-il, radieux. J'en ai manqué un.

Si je le laissais continuer, toute la classe y passerait, dans les moindres détails. Il est si drôle, quand il vous explique cela, surtout fagoté comme en ce moment.

Les filles, qui ont saisi le côté amusant de la scène, éclatent de rire, cette Huguette en a les larmes aux yeux. Avec un air à la fois ahuri, méprisant et vexé, il me prend à témoin :

— Ben ! c'est pas drôle, elles rigolent...

Les garçons, toujours calmes, sourient.

La classe s'apaise. Michel, avec amour, va mettre ses pensionnaires dans les aquariums. Un énorme dytique est particulièrement remuant — sa plus belle prise, sans doute. Michel lui jette un coup d'œil de temps à autre.

C'est la récréation. Filles et garçons sortent, Michel, à regret, suit. Quelques instants après, je le vois revenir sur ses pas, et rentrer.

Soudain, débouchant du couloir comme un fou, de la main relevant ses cheveux qui tombent sur un œil, il crie plein d'enthousiasme :

— Eh ! les gars, le tytique, il a tout pouffé, mon vieux !

Les filles le regardent, comprennent, et c'est un éclat de rire général.

— Oui, mon vieux, répète-t-il en fixant l'une d'elles, il a tout pouffé ! Ben quoi ? ajoute-t-il, plein de hargne.

Elles en pleurent...

H. COOBLIN

de son nom celui de Bacon, afin de justifier des origines celtiques. Il se confectionna un blason sur lequel figurait une tête de sanglier (Bacon) et un poisson (Tacon).

Cette véritable folie des grands allait le conduire à une vie aventureuse et mouvementée. Marié, il eut en 1759 un fils, Louis-Antoine, qui ne réussit guère, et vint le seconder à Saint-Honoré-les-Bains, après avoir été tour à tour, et sans succès, marchand de tableaux, répartisseur des biens des pauvres sous la Révolution, enfin employé dans une distillerie.

En 1762, on retrouve Bacon-Tacon en Egypte et en Grèce où il recense les vestiges de civilisations disparues. Il en rapporte une importante collection de pièces de musée. En 1767, il séjourne au Wurtemberg et se lie avec le duc de cet Etat qui le nomme comte

censement de l'état des routes, des hôpitaux, des prisons, et autres bâtiments nationaux, des productions agricoles et industrielles des départements de l'Ain, de l'Allier, de l'Aube, la Côte-d'Or, la Nièvre, le Jura, le Puy-de-Dôme, la Saône-et-Loire. Pendant près d'un an, Bacon-Tacon parcourt ces régions, interroge, visite, note et rédige, il en profite pour entreprendre des études sur l'origine des noms des villes et des villages.

En 1799, il publie un nouvel ouvrage : « La raison aux Français ou analyse de la Constitution de l'an VIII ». A cette occasion, on lui offre le ministère de la Police générale, qu'il refusa avec la prudence qu'il avait déjà manifesté en évitant de se mêler directement aux grandes passions politiques qui avaient agité la France.

UN ACADÉMICIEN DU MORVAN PAR MOIS : BERNARD GALLOIS



Fils de notre regretté trésorier Louis Gallois, dont le récent décès plongeait notre Académie dans le deuil, Bernard Gallois naît le 9 février 1934, à Château-Chinon, au n° 6 de la rue de la Cité, tout près de l'église. A cette époque, les mères n'enfantaient pas au dehors, mais restaient chez elles.

Après des études secondaires à l'Institut Saint-Lazare, à Autun, puis à Sainte-Croix de Neuilly, le jeune Bernard passe avec succès ses baccalauréats A (latin-grec), mathématiques et philosophie. Sur cette lancée exceptionnelle, il décroche successivement le diplôme d'ingénieur de l'Ecole supérieure du laboratoire, et le diplôme de l'Institut français de gestion, qui lui assureront le poste d'ingénieur de laboratoire à la société Morvan (caoutchouc manufacturé) de Château-Chinon, puis directeur technique et président-directeur général.

Sa vie professionnelle le conduit à de nombreux déplacements en France et à l'étranger. Toujours sur le plan professionnel, il est membre titulaire de la Chambre de Commerce et d'Industrie de la Nièvre.

Ce rapide et brillant curriculum vitae nous conduit tout naturellement à d'aussi passionnantes activités annexes. Très influencé, à l'âge de 14 ans, par une conférence de Norbert Casteret (que j'ai eu moi-même l'honneur et le plaisir de connaître ainsi que sa fille), il est attiré très tôt par la spéléologie et la préhistoire et se met à fréquenter les cavernes et les chantiers de fouilles. Il participe à de très nombreuses explorations ou excursions souterraines, au point que l'on peut admettre qu'il passe ses vacances sous terre. Son mariage lui fait découvrir le Lot, terre bénie pour la spéléologie et la préhistoire.

Membre actif de l'Association spéléologique de Figeac et de la Société préhistorique française,

secrétaire fondateur, auprès du docteur Olivier, du GRAHM (Groupe de recherche archéologique du Haut-Morvan), Bernard Gallois a représenté pendant dix ans les membres correspondants au conseil d'administration de l'Académie du Morvan. Inscrit à l'Académie à la section archéologique, il est également membre du Groupe nivernais de recherches archéologiques.

Quand il ne s'adonne pas à la spéléologie, à l'archéologie et à la préhistoire, Bernard Gallois est un passionné de chasse, il a eu un setter anglais, champion de France de travail ! Passionné également de photographie, de cinéma, il est l'auteur de nombreux films amateurs sonorisés. Il fréquente les pigeons, ce qui lui vaut d'appartenir à la Société d'aviciculture nivernaise et les chênestruffiers qui l'ont fait membre de l'Association des trufficulteurs du Lot. Il collectionne les vieux fusils de chasse, avis aux amateurs !

Bernard Gallois a de nombreuses fonctions honorifiques et officielles qui nous font nous enorgueillir de l'avoir pour confrère : président d'honneur du Centre hippique du Morvan (membre fondateur) ; président en exercice et fondateur de l'Association

de la France.

Tel fut Bacon-Tacon, personnage bien dans la ligne de son temps. Il allia des ambitions de philosophe, d'écrivain, d'homme politique. Saint-Honoré-les-Bains aura été vraisemblablement l'unique champ d'exercice de cette médecine à laquelle il se destinait en quittant Oyonnax pour Paris. Il ne put mener à son terme son désir de rénovation de l'établissement thermal, mais il croyait en la vertu des eaux, et son action n'aura pas été inutile : quelques années plus tard, le conseil général de la Nièvre émit le vœu que le gouvernement se rendit propriétaire des thermes, et vota une subvention pour y faire « quelques aménagements ».

H. DUCROS.

comme une affiche, s'étale sur le village de Couhard, accroché au flanc de la montagne et de la forêt de Planoise, en arrière-plan violacé et, jusque au-dessus, le ciel bleu rosé du soleil qui se lève. La route, toute blanche entre les prairies, monte, on dirait qu'elle est debout. Je l'attaque doucement, car elle est rude et drue. Après un kilomètre entre deux murets de neige laissés par le traîneau, et deux haies grisonnantes chargées de ouatine, j'arrive aux premières maisons, j'emprunte le chemin qui longe le ruisseau, en partie recouvert par les cabanes des lavandières. Il n'y a personne, tout le monde est au chaud, dans les maisons qui, elles aussi, suivent le sentier et le ruisseau, qui m'accompagnera jusqu'à la cascade.

En ville, et sur la route, la neige avait été foulée, mais, à présent, nulle trace de pas, et elle m'arrivait presque aux genoux. Le paysage était merveilleux. J'étais près du but et, alors, commençai l'excursion.

Tout au long, les branchages pliaient en se penchant sur le ruisseau et sur le chemin comme s'ils faisaient une révérence. Pas un bruit, sauf de temps à autre le cri saccadé d'un merle. Ça et là, un gros paquet blanc se détachait du feuillage rouillé d'un charme, touchait le sol sans bruit et se confondait avec lui.

Je traversai le ruisseau sur le vieux pont de pierre qui ressemble à un immense éclair à la vanille, et m'enfonçai sous bois. Tout était recouvert, seuls les troncs verdissants des parties abritées des roches moussues avaient une autre teinte. Le ruisseau formait un large serpent, noirâtre et glacial, je continuai, accompagné cette fois par le bruissement des cascades. J'atteignis la deuxième passerelle, en fer celle-ci. Sa rampe formait une cordelière blanchie. Encore quelques pas, et j'arrive au bout de ma randonnée.

ma randonnée.

tableau contre l'autre panneau avec un système d'intervalle pour le protéger, je ficelle et, à ce moment, je m'affale sur le chevalet...

Je dis au prêtre : « J'ai un étourdissement, vous seriez bien chic de tout emporter au village, vous me retrouverez au café ». Je sens mes jambes molles et le cœur qui flanche. Il accepte, je le laisse et prends le chemin du retour. Ma vue se trouble. Je franchis la première passerelle, et continue au pas de course. Je passe le pont de pierre, glisse, me rattrape à un arbuste, et je file.

Le temps me paraît long, puis, peu à peu, mes sens se reprennent, ma vue s'éclaircit : je passe la première maison et arrive enfin au café où j'entre comme un fou, me jette sur un siège, et demande un vin chaud. Je l'ai échappé belle !

Trois heures sonnent au clocher. La porte s'ouvre, le prêtre entre avec mon attirail qu'il a plié de son mieux. Je le remercie et l'invite à prendre quelque chose, il décline l'offre. Je me lève et, lui serrant la main : « Merci, frère, vous m'avez sauvé la vie ». Il s'en va.

Je reste abasourdi, mange du pain et du fromage, avale un bon café, et remets un peu d'ordre dans mes affaires. Le prêtre n'a pas su plier le chevalet, il l'a cassé, mais qu'importe, l'œuvre est intacte... et moi aussi !

J'arrime mon barda sur le dos et, ragaillardi, regagne mon atelier, heureux de cette journée, mais tout de même un peu songeur, en pensant aux conséquences qui m'attendaient sans l'arrivée inopinée, mais opportune, de mon sauveteur.

Je ne l'ai jamais revu et, dans mon désarroi, n'ai pas songé à lui demander qui il était, et d'où il venait. Peut-être n'est-il pas si loin ? S'il lit ces lignes, j'aimerais qu'il se fasse connaître. Je serais heureux de le rencontrer à nouveau... mais au chaud !

André DULAURENS

A propos de "La Morvandelle"

Evoquant, dans une précédente page, les circonstances dans lesquelles fut créée, voilà soixante-quinze ans, notre « Morvandelle », nous avons écrit que le poète Maurice Bouchor avait adapté les couplets qu'il venait de composer sur l'air d'une ancienne et très jolie complainte, « Le galant de lai Nan-Nette », dont les auteurs étaient, pour les paroles, Jean Stramoy et, pour la musique, Julien Tiersot.

Notre excellent confrère Jean Drouillet, dont chacun connaît l'autorité en matière de folklore, et à qui rien de ce qui touche au passé du Morvan n'est étrange, nous signale gentiment que nous avons, sur ce point, commis une erreur :

« Stramoy, nous écrit-il, n'est pas plus l'auteur des paroles du « Galant de lai Nan-Nette » que Tiersot en est le compositeur. Sans doute, une jolie version du « Galant » a-t-elle été recueillie à Domes, et publiée par Méténier-

Stramoy, et sans doute la mélodie a-t-elle été donnée par Bouchor et Tiersot dans deux « Chants populaires pour les écoles ».

« Mais la jolie complainte est bien traditionnelle, et nous en connaissons plusieurs versions : Doncieux, dans son « Roman-céro » (édité en 1904) à propos d'un thème voisin, « Pierre de Grenoble et s'amie », pense que notre version, la plus répandue, remonterait « au XVII^e siècle avancé ».

« Stramoy et Tiersot ne sont donc que des collecteurs, des transcrits, et Bouchor a mis des couplets de son cru sur une ravissante composition dans sa forme recueillie par Méténier. »

M. Jean Drouillet ayant rendu à César ce qui lui revenait, et apporté une précision qui ne modifie point notre évocation de « La Morvandelle » elle-même, nous le remercions d'avoir, grâce à ses connaissances, enrichi les nôtres.

M. B.

POÈTES EN FLEURS

Nous avons détaché ce poème d'un recueil de pièces composées par de jeunes élèves (troisième année) du C.E.G. de Couches qui, sous l'animation d'un de leurs professeurs, ont constitué un petit groupe culturel, baptisé « Aubépine ».

A l'occasion d'une fête offerte aux parents, ils ont déclamé, avec beaucoup de sentiments, les poèmes, d'une inspiration originale et sensible, qu'ils avaient composés.

Tel ce texte, dû à la collaboration de I. (fille) et de C. (garçon). Tous nos compliments aux fleurs de l'« Aubépine », qui ne pourront que s'épanouir.

LES VIEUX

Assise sur un banc,
Elle tricote,
Elle est seule,
Elle pense.
Peut-être se rappelle-t-elle sa jeunesse
Déjà si lointaine ?
Tant d'années se sont écoulées...
Elle tricote.
Quelques pigeons tourment autour d'elle,
A l'espoir de quelques graines.
Elle les ignore.
Peut-être rêve-t-elle
Aux beaux jours passés,

Aux beaux jours qu'elle ne verra plus ?
Elle est vieille, elle est seule.
Ses mains tremblent.
Mais... elle pleure,
Des larmes glissent sur ses joues pâles,
Creusées par le temps.
Mais... elle ne tricote plus,
Elle ne le pleure plus.
Les oiseaux se sont envolés.
Ses mains se sont arrêtées de trembler.
Elle est morte...
Depuis ce fatal après-midi.
Où Dieu l'a arrachée à son mari,
La vieille ne rit plus,
La vieille ne pense plus.
Cependant, pas très loin de là,
Tripotant un vieux fichu de soie,
Il est un homme qui n'a rien oublié,
Qui, malheureusement, peut encore penser.
Assis dans un fauteuil de rotin,
La bouteille à la main,
Le mouchoir dans l'autre,
Il éponge de temps à autre
Son visage baigné de larmes.
Mais, déjà, il ne pleure plus,
Car, grâce à la bouteille,
Il a rejoint la vieille.

I. et C.